



# Nathalie Obadia

« La Belgique a compris la valeur du *soft power* de l'art »

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po), l'énergique Nathalie Obadia s'est fait un nom sur la scène de l'art contemporain international. Parcourant le monde au rythme d'une dizaine de participations en foire par an, mais aussi lors de ses temps libres à la rencontre de pays plus fermés comme l'Iran, elle connaît mieux que personne les arcanes de la géopolitique et de l'art. Elle enseigne d'ailleurs désormais cette discipline dans l'école qui l'a formée. Rencontre en marge du salon Art Paris où, comme son compagnon Daniel Templon, elle fait figure de locomotive.

TEXTE : CHRISTOPHE DOSOGNE    PORTRAIT : LUC CASTEL

Le Louvre à Abu Dhabi, Art Basel à Miami, les tulipes de Jeff Koons à Paris sont autant de manifestations de l'art contemporain comme outil d'influence. Marqueur de puissance, l'art mesure le degré d'émancipation d'un pays, son pouvoir d'attraction et sa place dans le monde. Très largement dominée par les Etats-Unis et, plus largement, par le monde occidental depuis le milieu du XXe siècle, la scène artistique s'ouvre peu à peu à de nouvelles puissances, notamment la Chine aux ambitions mondiales déclarées. Etudiant le rôle des différents acteurs, artistes, collectionneurs et musées, Nathalie Obadia analyse dans son ouvrage l'évolution des liens entre arts plastiques et géopolitique, en questionnant notamment la domination du *soft power* américain et occidental. Elle passe ainsi au crible les traditionnelles places de marché et les nouveaux eldorados supposés, en s'appuyant sur un prisme non pas économique, mais politique. Le livre se nourrit évidemment de l'expérience des cours donnés, tout comme d'un regard acéré sur la réalité de l'art d'aujourd'hui. Au terme d'une étude fournie, claire et précise, on découvre que malgré l'émergence de nouvelles puissances économiques, c'est toujours l'art américain qui domine. Un constat qui se juge à l'aune de la faiblesse européenne, notamment française, mais aussi de celles des autres régions du globe qui peinent à imposer leurs valeurs par le biais des artistes.

**COLLECT :** *Vous êtes assez dure avec la scène française qui, historiquement, a perdu sa suprématie depuis la Seconde Guerre mondiale...*

---

Depuis 1945, la France a perdu la bataille contre les Etats-Unis, même si c'est un peu en train de changer au niveau des collectionneurs privés, avec notamment des personnalités de premier ordre comme François Pinault ou Bernard Arnault.

Nathalie Obadia : C'est un constat. Depuis 1945, la France a perdu la bataille contre les Etats-Unis, même si c'est peu à peu en train de changer au niveau des collectionneurs privés, avec notamment des personnalités de premier ordre comme François Pinault ou Bernard Arnault. Sur un plan institutionnel, on constate en revanche un vrai retard dans la défense des artistes français vivants et de la création française en général. Les musées doivent absolument se réinventer s'ils veulent rester dans la course et porter cette scène hexagonale à l'international. Contrairement à la France, et malgré sa taille modeste, la Belgique, surtout en Flandre, a compris la valeur du *soft power* de l'art en tant que marqueur de puissance, dont les collectionneurs prescripteurs sont les ambassadeurs. On a su chez vous faire émerger sur la scène internationale des artistes comme Wim Delvoye, Jan Fabre ou Luc Tuymans.

La galeriste Nathalie Obadia, 2019.  
© photo : Luc Castel / Courtesy  
Galerie Nathalie Obadia Paris /  
Bruxelles



Vue du stand de la Galerie Nathalie Obadia à Art Basel Hong Kong, 2019. © photo : Jason L. Findley / Courtesy Galerie Nathalie Obadia Paris / Bruxelles

Le *soft power* culturel chinois n'existe pas. Le pays n'a aucun attrait aux yeux des artistes étrangers, ne possède aucun musée digne de ce nom et ses collections sont très faibles.

***Qu'est-ce que ce fameux soft power ?***

Il s'agit de l'utilisation de l'art comme vecteur de puissance, comme l'a défini en 1990 le théoricien Joseph Nye. Une manière d'influencer les autres avec des moyens non coercitifs. Face à l'émergence du *soft power* américain, qui s'est concrétisée de manière éclatante en 1964 à la Biennale de Venise, avec la victoire du Lion d'Or par l'artiste Robert Rauschenberg, la France est restée comme médusée et n'a pas compris qu'il fallait accompagner cette scène américaine, plutôt que de lui faire

front. A cela est venu s'ajouter la notion d'exception française, d'indépendance face à l'Amérique, chère au Général de Gaulle mais qui a vite montré ses limites. En Europe, seule l'Allemagne, vaincue en 1945 et qui n'avait plus rien à perdre, a réagi avec vigueur. Dès 1955, la documenta de Kassel a remis le pays sur la carte de l'art et, en 1967, un groupe d'une vingtaine de marchands a fondé à Cologne la première foire d'art au monde qui, elle aussi, a servi de plateforme promotionnelle pour l'art allemand, vite soutenu par les collectionneurs locaux et les institutions. Fort intelligemment, plutôt que de combattre la puissance artistique américaine, les Allemands s'en sont accommodés et s'y sont mesurés à égalité. Bien qu'avec un peu de retard, l'Angleterre thatcherienne a fait de même avec les fameux Young British Artists (YBA) défendus par la Galerie Saatchi, notamment Damien Hirst et Tracey Emin présentés lors de la fameuse exposition *Sensation*. En même temps furent créés le Turner Prize, le British Council, la Tate Gallery

---

Le diktat de l'art conceptuel s'estompe, qui fait place à une nouvelle génération très diverse, avec une création ouverte sur la multiplicité des possibles et des supports.

puis la Tate Modern, et enfin la foire Frieze, autant de caisses de résonance qui ont permis d'étaler à la face du monde la puissance de l'art britannique.

***Peut-on dire que Berlin conserve une place aujourd'hui ?***

Non. Berlin fut un terreau fertile et créatif, mais ce n'est plus du tout le cas. Il n'y a pas d'argent, donc pas de marché et c'est beaucoup trop excentré géographiquement. La puissance économique de l'Allemagne, c'est la Ruhr. Il manque aujourd'hui un souffle neuf, tout comme il manque au pays une manière de s'imposer dans d'autres secteurs que ceux qui ont fait son succès mondial d'après-guerre tels que l'automobile et l'industrie lourde. On retrouve un peu à Bruxelles l'énergie qui s'est déployée à Berlin après la réunification du pays. La capitale belge constitue désormais une excellente alternative à des villes comme Londres ou Paris. S'y développe une scène artistique qui permet à de nouvelles générations d'exister et d'émerger. C'est en Belgique que Laure Prouvost, qui représente aujourd'hui la France à la Biennale de Venise, s'est installée et a choisi de vivre.

***Comment, rétrospectivement, jugez-vous la place de votre pays depuis la guerre et quelles sont les perspectives qui s'annoncent ?***

Le problème c'est que, trois décennies durant, il n'y a pas eu de vraie collection privée ou institutionnelle d'avant-garde en France, tandis qu'on assistait à l'émergence d'une scène très conceptuelle et aride qui ne fit guère d'émules à l'international. Il fallait pour les intellectuels et les artistes français se distinguer à tout prix de l'Amérique, du Pop Art et du négoce. On y est toujours dans la plupart des institutions, qui se sont longtemps bornées à défendre une création formatée pour elles par les écoles d'art. Or, si la reconnaissance institutionnelle est essentielle pour le devenir des

---

L'Afrique n'est encore qu'au début d'une émergence. Les oeuvres de ses nombreux artistes sont pour l'heure surtout connues en Europe.

artistes, celle du marché l'est tout autant. Il faut impérativement les deux ! On assiste malgré tout peu à peu à une prise de conscience de ces enjeux. Le diktat de l'art conceptuel s'estompe, qui fait place à une nouvelle génération très diverse, avec une création ouverte sur la multiplicité, la diversité des possibles et des supports. Idéalement, même s'il faut saluer les initiatives privées comme la Fondation Louis Vuitton et la Bourse de Commerce, il faudrait que s'ouvre rapidement à Paris un lieu qui soit dédié entièrement à la défense de la création française du XXIe siècle.

***Quelle place la Chine et l'Afrique vont occuper dans le futur, selon vous ?***

Le problème de la Chine est surtout économique. Il faut y maintenir une croissance qui s'érode, d'où le développement de l'initiative "Une ceinture, une route" pour garantir les débouchés commerciaux et assurer l'approvisionnement du pays en matières premières. Le *soft power* culturel chinois n'existe pas. Le pays n'a aucun attrait aux yeux des artistes étrangers, ne possède aucun musée digne de ce nom et ses collections sont très faibles. Pour ce qui est de l'Afrique, ce n'est encore que le début d'une émergence. Si le continent compte énormément de créateurs de talent, leurs œuvres s'externalisent principalement et sont surtout connues en Occident. La foire 1-54 a ainsi été fondée à Londres, et s'est exportée d'abord à New York avant Marrakech. Il faut aussi que la corruption et les disparités, notamment entre le Nord et le Sud du continent, s'estompent. Ce qui prendra du temps.



***En savoir plus***

Lire  
Nathalie Obadia, *Géopolitique de l'art contemporain*, Le Cavalier bleu, Paris, 2019,  
ISBN 979-1-03180-344-9